



## *La clef de voûte du château intérieur*

Christian Pavon était un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères. Il m'avait fixé rendez-vous dans un bar de Belleville, rue des Pyrénées. Il se présenta sans emphase. Il semblait parfaitement me connaître. J'étais en phase bilocatoire maîtrisée. Comment avait-il eu vent de mon existence ? Quand plus rien n'est réel, le triomphe des vainqueurs est une vaste défaite car la vérité réside chez ceux que l'on maintient dans le silence. Si le champ de bataille est une expérience mystique, qui nous a placé sur le champ de bataille ? et qui joue cette partie d'échecs ?

L'essayiste Max Nomad a écrit un ouvrage contre l'antisémitisme, *The Jewish Conspiracy* ? On trouve dans ce livre un succulent dialogue d'humour juif : « - Les causes de tous nos malheurs, ce sont les Juifs ! - Mais non, ce sont les cyclistes ! - Pourquoi les cyclistes ? - Pourquoi les Juifs ? »

Je répondrai à votre Max Nomad : Pourquoi les cyclistes ? À cause des pédales. Et pourquoi les Juifs ? À cause de la pensée. De la pensée tant psychologique que sociale : l'argent.

Seriez-vous donc un disjoncté de la théorie du complot ?

Les contempteurs du complot en sont les concepteurs. La théorie du complot part de l'idée, *a priori* fautive d'après eux, que tous les maux observables dans les sociétés postmodernes sont dus à une conspiration de puissants appartenant à la très haute finance et qui dissimulent leur égoïsme sous les mots de démocratie, de libéralisme, de progressisme et de l'humanisme en général. Toute cela ne serait, pour ces théoriciens sociologues, que la sécularisation d'antiques superstitions : les dieux d'Homère, dont les querelles et les complots expliquent la guerre de Troie, y sont remplacés par les monopoles, les capitalistes ou les impérialistes de l'ordre mondial.

Vous croyez donc au complot ?

On raconte que les indigènes d'Océanie ne voyaient pas l'énorme bateau qui avait jeté l'ancre sur leur plage, parce que ce vaisseau fantastique ne renvoyait à aucune connexion neuronale dans leur propre conscience. Le pouvoir technique façonne notre expérience et exerce sur nous une hypnose similaire. Ce n'est pas parce que vous ne les voyez pas que les choses n'existent pas. De même que ce n'est pas parce que vous me voyez en face de vous que je suis là.

Certes, vous n'êtes qu'une pièce du jeu et nous ignorons encore laquelle mais ce n'est pas pour autant qu'il faut voir des choses où il n'y en a pas !

Le complot pour réussir doit rester ignoré. Il est donc indispensable pour le pouvoir et ses mandarins de le dénier et d'en ridiculiser l'idée, afin de s'assurer son succès et de s'en réserver l'avantage.

Big Brother était le maître absolu de l'époque mais, pour ce grand commis de l'État, ce n'était qu'une fiction littéraire. En clôturant la Shoah, l'extermination était devenue scientifique et, deux jours après Hiroshima, le journal *Le Monde*, du 8 août 1945, avait titré : « Une révolution scientifique. Les Américains lancent la première bombe atomique sur le Japon. »

Pavon me jeta un regard haineux pour me signifier sa réprobation. Il avait un visage osseux, sans âge, avec des traits pincés et un sourire figé d'apparatchik. Il émanait de lui un magnétisme bestial.

Pour les propagandistes universitaires tout ce qui n'accrédite pas la thèse de la vérité officielle appartient à la théorie du complot. Leurs ouvrages ne visent qu'à perpétrer la diffusion totalitaire du mensonge. Ils justifient leur totale absence d'arguments en dénonçant une stratégie de rétorsion des arguments ! Avez-vous entendu parlé de Victor Andreïevitch Kravchenko ?

Le dissident russe ? oui j'ai lu son livre, c'est un classique de l'anticommunisme !

C'est exactement ce que pensaient la grande majorité des intellectuels français qui dénoncèrent un complot américain. Le livre de Kravchenko, proclamaient-ils, était un faux. Mais il fallut bien se rendre à l'évidence, il disait la vérité sur le goulag et le terrorisme d'État soviétique ! La logique d'un mandarin comme Pierre-André Taguieff est identique à celle de Pangloss, l'ubuesque personnage de *Candide* : « Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes », dit Pangloss ; et Taguieff, selon le même raisonnement à rebours, prétend que la théorie du complot ayant été inventée pour prouver qu'il n'y a pas de complot, aussi n'y a-t-il pas de complot ! Mais il est encore plus pervers, c'est la preuve par omission ! L'histoire oublie le complot lorsqu'il réussit. Ainsi, Taguieff, dans son ouvrage, *La Foire aux Illuminés*, s'abstient de parler du mouvement frankiste qui aurait pu alimenter le mythe du complot judéo-maçonnique lors de la Révolution française. Oui, Monsieur Pavon, je combats cette dernière forme du fascisme qui s'est imposée au début des années 70 en Occident, le fascisme Big Brother, la réalisation suprême du roman d'Orwell.

La sonnerie de son portable retentit. Il répondit, tout en me fixant droit dans les yeux :

Oui, bonjour Monsieur le directeur.. Il est devant vous actuellement... D'accord... Non, remettez le cahier en place et faites comme si de rien n'était... C'est ça... Je vous rappelle tout à l'heure.

Il reposa son téléphone sur la table. J'aperçus un léger rictus sur ses lèvres :

Il semble que depuis Homère, l'écriture s'accompagne toujours d'un désir voyageur ! Vous pensiez vraiment que l'on ne découvrirait jamais ce cahier d'écolier ? mais peut-être souhaitiez-vous qu'on le découvre ? Pourquoi n'avez-vous pas écrit depuis votre corps voyageur ? votre corps astral, c'est ainsi qu'il faut dire ? Je vous conseille de renoncer à ce roman. Laissez tomber, croyez-moi.

Désolé mais je n'ai pas le choix. C'est une obligation morale et spirituelle envers Cronstadt et Barcelone

Je vois Cronstadt comme la perspective inversée de Barcelone. Cette ville est un port militaire fortifié, situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Saint-Petersbourg, sur l'île de Kottline, au fond du golfe de Finlande. À l'est, se trouvent les ports et les docks, tandis que les côtes nord, ouest et sud sont parsemées de fortins et de bastions. C'est une localité d'apparence pittoresque, avec ses nombreux canaux, ses avenues plantées d'arbres. On y rencontre même quelques édifices majestueux, comme la cathédrale Saint-André, avec son grand dôme doré et ses murs ocre. Au centre de la ville s'étend l'immense place de l'Ancre qui peut contenir jusqu'à 25 000 personnes. Dès le début de la révolution de 1905, elle est devenue un vaste forum populaire où des foules de marins, de militaires et d'ouvriers s'assemblent chaque jour. En 1921, Cronstadt compte près de 50 000 habitants. Les équipages de la flotte baltique et les soldats de la garnison constituent, avec leurs familles, la moitié de la population. L'autre moitié se compose des fonctionnaires du gouvernement et des coopératives, des pêcheurs,

des commerçants, des artisans, des employés et des milliers d'ouvriers qui travaillent dans les arsenaux militaires.

Le 2 mars 1921, la population de Cronstadt s'est insurgée contre le pouvoir bolchévique. Malgré une résistance héroïque qui a duré deux longues semaines, la révolte a été écrasée et la ville reprise par l'armée soviétique.

Durant ces événements, Julius Wood réside à l'hôtel Astoria de Petrograd avec les journalistes de la presse internationale. C'est là que les nôtres l'ont approché pour la première fois. C'est une femme, native de Cronstadt, qui travaille à l'hôtel comme cuisinière qui l'a abordé. Elle s'appelle Dosithée. Grâce à elle, Julius se rendit plusieurs fois à Cronstadt. Elle lui fit connaître la Confrérie Saint-André créée par le père Jean Serguiev qui exerça dans cette ville jusqu'à sa mort en 1908.

Cette révolte des marins de Cronstadt a surpris Julius Wood car il avait été averti qu'un projet de soulèvement se préparait pour le printemps, après la fonte des neiges. En réalité, l'insurrection semble avoir été précipitée par des provocateurs car le dégel dans le golfe de Finlande n'est plus qu'une question de semaines et les navires pourront de nouveau amener vivre et renforts. Pour les bolchéviques, il faut en finir avec Cronstadt de toute urgence.

Depuis la fin de la guerre civile, le régime soviétique doit affronter un déferlement d'insurrections paysannes, d'agitations ouvrières et de mutineries militaires dont Cronstadt pourrait devenir le pôle stratégique et politique.

Déjà en février 1917, Cronstadt s'est heurté au gouvernement provisoire de Kérenski. Mécontent de l'attitude trop conciliante de ses délégués, le peuple a procédé à la réélection de son soviet. La ville s'est déclarée commune libre. Tout de suite la propagande conjuguée des socialistes et des communistes a cherché à discréditer ce mouvement populaire dans l'intention de pouvoir mieux l'écraser par la suite.

La vie économique et sociale de la ville est administrée par l'intermédiaire de toutes sortes de comités locaux qui gèrent le logement, le ravitaillement, les navires, les usines et les ateliers. À côté de ces comités, les hommes et les femmes d'un même atelier, ou d'un même quartier, ont fondé de petites communes agricoles, de 50 membres chacune environ, qui cultivent des jardins de terre arable. Pendant la guerre civile, ces potagers collectifs ont sauvé la ville de la famine.

Lors du coup d'État du 7 novembre 1917, Cronstadt a adopté avec enthousiasme le slogan lancé par Lénine et son parti : « Tout le pouvoir aux soviets » ; et, aujourd'hui, les marins de Cronstadt n'acceptent pas d'avoir été trahis par le parti qu'ils ont aidé à se hisser au pouvoir.

Julius Wood a interviewé pour son journal New-yorkais un marin du navire le *Petropavlovsk* qui se déchaîne contre le régime bolchévique : « Pendant des années, alors que nous étions en mer ou au front, la censure bolchévique nous a caché ce qui se passait chez nous. Quand nous sommes rentrés, nos parents nous ont demandé pourquoi nous nous battions pour l'opresseur. Ça nous a fait réfléchir. »

Les paysans sont réquisitionnés. Des détachements militaires parcourent les campagnes pour approvisionner les villes et ravitailler l'Armée rouge. Des fermes d'États ont été créées sur les plus grands domaines agricoles. La classe ouvrière ploie sous le joug de l'économie de guerre. Les marins exigent l'amélioration des conditions de leurs frères ouvriers et paysans. Les communistes se hâtent de refuser leurs revendications et ordonnent la répression immédiate du mouvement de Cronstadt.

Le bolchévisme n'éprouva toujours que mépris pour le peuple. Pour Lénine, Cronstadt était une contre-révolution « petite-bourgeoise anarchiste », une révolte liée à l'agitation ouvrière et paysanne qui prévalait alors. Elle menaçait la survie du

bolchévisme dans son essence même, bien plus dangereuse en cela que les armées blanches de Denikine ou de Wrangel.

Cronstadt voulait faire revivre le *mir* et l'*artel*. La révolte anarcho-populiste est dans la lignée des *narodniki* de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour lesquels la commune rurale et la coopérative ouvrière sont les fondement de la société communiste, le moyen pour la Russie de sauter l'étape du capitalisme et de parvenir par ses voies propres à l'état social parfait. Supprimer le *mir* archaïque signifierait supprimer des millions de paysans, c'est ce que feront les bolchéviques, par le crime et la famine.

Contrairement aux *narodniki*, Khomiakov n'idéalisait pas le peuple russe. Le peuple ne saurait se substituer au Christ car le Christ est la condition du progrès moral du peuple : il est la vérité, l'amour qui naît entre les hommes quand cesse le mensonge.

Autour de la personne vénérée du père Jean, il s'était constitué à Cronstadt un une sorte de sanctuaire sous le boisseau, de centrale iconique d'amour qui perpétuait son œuvre sociale et spirituelle. À travers elle, la force de l'Esprit Saint continuait d'agir sur les hommes du peuple, dévots ou incroyants. Cela influença-t-il la décision prise par Trostky d'écraser Cronstadt par le sang ? Dès sa mort, en 1908, le tombeau de Jean de Cronstadt avait été la cible de la fureur antéchristique des bolchéviques et sa tombe constamment saccagée.

C'était un homme bon et simple, qui émouvait les gens par son humilité et sa douceur. La joie le transfigurait, le feu de ses paroles embrasait les cœurs et les inclinait à l'amour et au repentir. Il avait l'apparence d'un homme ordinaire mais la grâce divine rayonnait dans ses yeux. Nommé en 1855 à la cathédrale Saint André, il y resta durant cinquante-trois ans.

Julius Wood qualifiait d'« alchimique » le lien subtil qui reliait Jean de Cronstadt à Vincent de Paul, son pendant occidental. L'un et l'autre, fils de paysans, sont devenus les pasteurs de tout un peuple, ont lutté contre la misère matérielle et morale, secouru les malades et les indigents, développé l'entraide et la solidarité entre les hommes, ouvert des ateliers, des hospices et des écoles. Autre parallèle remarquable de leur fonction : ils furent chacun appelés à recueillir le dernier souffle de deux rois chrétiens : le tsar Alexandre III et Louis XIII.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Cronstadt est un lieu de bannissement où sont expulsés les vagabonds et délinquants de Saint-Pétersbourg, d'Odessa, de Sébastopol et d'autres villes encore. Ils errent sans ressources. Ils mendient dans les rues. Ils vivent entassés dans les caves profondes et humides des bas quartiers de la zone portuaire, à trente ou quarante dans une seule pièce, hommes et femmes, vieux et nourrissons, dans la crasse et la misère.

Le père Jean commença par s'occuper des enfants qui traînaient dans les rues. Puis il organisa une « Maison de travail », avec divers ateliers, asile de nuit, salle de lecture et école. Il enseignait une religion d'amour et, disait-on, guérissait les malades. Il fut un des sommets spirituels de la conscience religieuse russe par la pureté de sa foi, la ferveur et la puissance de sa prière, la force de son engagement au service des plus pauvres, sa vision de l'Église comme corps christique divino-humain. Il fut un signe prophétique dans la Russie prérévolutionnaire.

Le 16 mars 1921, quand les troupes soviétiques pénétrèrent dans Cronstadt, un groupe de tchékistes alla directement sur sa tombe pour la profaner. On exhuma le corps sanctifié de Jean de Cronstadt et on le remplaça par un cadavre de substitution, un col bleu qui avait à peu près la même corpulence. Son corps déterré fut souillé puis amené dans le plus grand secret à Petrograd dans une demeure où se trouvaient les gradés et commissaires bolchéviques. Dosithée

prononça ces mots : « Leurs chefs connaissent le sens de l'alphabet politique et manipulent les signes qui leur permettent d'ordonner la cité selon leur loi mais l'ordre du cœur, sur lequel se fonde la dignité humaine, ils l'ignorent ou le méprise et cela est la souffrance de l'agneau. »

Le père Jean de Cronstadt avait reçu l'hésychasme d'Ignace Briantchaninov, dans la lignée spirituelle de Païssius Vélichkovsky. Il vécut pleinement dans son époque. Il lisait les journaux, suivait l'actualité et n'hésitait pas à prendre position sur certains sujets et événements politiques. Il avait adhéré à l'Union des peuples russe, parti d'inspiration slavophile fondé par le docteur Alexandre Doubrovine et le poète Apollon Maïkov. Un de ses principaux dirigeants, Gueorgui Boutmi, était l'éditeur des *Protocoles des Sages de Sion* publié par Nilus, en 1901. Comment le père Jean avait-il pu cautionner ce faux antisémite que Julius avait découvert dans une traduction américaine de 1920 ? Il interrogea un des sept moines que les Anciens d'Optino s'étaient empressés d'envoyer, à la mort du père Jean, pour soutenir la communauté spirituelle de Cronstadt.

J'ai connu Nilus durant les trois ans qu'il passa à Optina Poustyne de 1908 à 1911. Il habitait, près du monastère, dans une grande villa entourée d'un grand jardin fruitier clos d'une palissade indigo. Il y vivait avec sa femme et son ancienne maîtresse. Pour ce qui est des anciens d'Optino, ils l'acceptèrent tant qu'il s'abstint de toute propagande antisémite. Dès son arrivée, le starets Barsanuple nous avait mis en garde contre son obsession des *Protocoles*. L'attitude des *starsy* changea après l'édition de 1911. Nilus avait envoyé son livre à tous les patriarches d'Orient, au Saint-Synode et au pape, avec une épître réclamant la convocation du VIII<sup>e</sup> Concile œcuménique, afin de prendre des mesures communes contre le prochain avènement de l'antéchrist, qu'il prévoyait pour 1920 ; et, comme il se mit en même

temps à prêcher ses idées aux moines d'Optino, les anciens lui demandèrent d'abandonner le cloître pour toujours.

Quant au père Jean, si Nilus lui a bien dédié la première édition, paru 1903, de son livre *Le Grand dans le Petit ; l'Antéchrist comme possibilité politique imminente*, cette édition ne contenait pas le texte des *Protocoles*. Ce n'est que dans deuxième édition, revue et augmentée, en 1905, qu'il incorpora les *Protocoles* en annexes de l'ouvrage mais alors la dédicace à Jean de Cronstadt fut retirée.

Depuis un siècle, les *startsy* d'Optino, sous les auspices glorieux de la *Chekhina*, combattent les forces qui se sont opposées à la rencontre du judaïsme et du christianisme véritables, ils luttent contre les cabalistes ophites qui tentent de s'emparer de l'âme azkhénaze. La vraie question est celle-ci : faut-il taire la vérité pour empêcher le mensonge ? Si le complot judéo-maçonnique dénoncé par les *Protocoles* est bien un mensonge, cela signifie-t-il qu'il ne recèle aucune vérité sur l'aliénation totale qui attend l'humanité future ? C'est le paradoxe de la *La lettre volée* d'Edgar Poe : pour soustraire un écrit aux recherches, il suffit de le mettre en évidence. L'évidence d'un faux peut nous rendre aveugle. Dans cette affaire des *Protocoles* dénoncer le mensonge ne doit pas nous empêcher de voir la vérité. Et quelle est cette vérité, Monsieur Wood ? Elle est le triomphe de la littérature qui se confond finalement avec l'usure. La finance est l'art littéraire réalisé. Qu'est-ce que le crédit, sinon l'inversion de la foi ? Faire crédit, c'est faire appel à la croyance d'un nouvel ordre que l'ancien fondé sur Dieu. Le processus usurocratique réalise l'idéal concentrationnaire, n'ayant besoin ni de déplacer des hommes, ni de rassembler des machines, puisque quelques traits de plume, un simple jeu d'écriture, suffisent. L'usurocratie est l'expression du mensonge littéraire réalisé : la monnaie fictive de la finance.